

# Traduire d'une culture à l'autre : l'autotraduction comme passage privilégié

CHRISTIAN LAGARDE  
(*Université de Perpignan – Via Domitia*)

*Pour Helena Tanqueiro*

Résumé : L'autotraduction est une forme particulière de traduction dans laquelle un seul et même individu incarne et assume les deux fonctions. C'est ce qui fait de lui, selon Helena Tanqueiro, un « traducteur privilégié ». L'article vise à expliciter ces privilèges et met par ailleurs en évidence les écueils auxquels peut être confronté, ce faisant, l'autotraducteur. Cette situation de liberté lui permettant de s'affranchir de son devoir de fidélité à l'original et de se poser en médiateur à l'égard du nouveau public-cible. A travers trois exemples, il est montré que l'exercice n'est pas toujours forcément réussi.

Mots-clés : autotraduction, médiateur, privilège, fidélité, réécriture.

Abstract: Self-translation is a particular way of translating in which only one individual incarnates and bears both functions. According to Helena Tanqueiro, that is what makes him/her a “privileged translator”. The purpose of this paper is to make explicit these privileges and highlight the many problems which has to face a self-translator while translating. This situation allows him/her to overcome fidelity to the original and makes him/her a mediator towards the new target audience. Using three examples, the paper shows that such an exercise is not always successful.

Key-words: self-translation, mediator, privilege, fidelity, rewriting

L'acte traductif est le lieu et le temps par excellence du passage, et le traducteur, passeur et en cela même médiateur<sup>1</sup>, en est l'acteur. Sachant qu'il ne sera ici question que de traduction et d'autotraduction littéraires, on postulera donc que le « bon traducteur » est bien celui qui réunit, à un niveau élevé et le plus symétrique (ou équilibré) possible, à la fois des compétences (linguistiques) bilingues, des compétences biculturelles, au sein desquelles la double culture littéraire constitue un prérequis indispensable. Ainsi, on peut constater sans grande difficulté que nombre de traducteurs – existe-t-il des données statistiques à ce sujet, je

---

<sup>1</sup> « Passeur » est certes l'expression métaphorique la plus usitée (à l'image, sportive, des passes entre coéquipiers, ou des transmissions de témoins, dans les courses de relais), mais elle ne rend pas véritablement compte du travail de réélaboration – de relecture, de réinterprétation – que prend en charge « médiateur », qui en cela paraît devoir lui être préféré.

l'ignore... – sont également des auteurs, ou des enseignants (voire enseignants-chercheurs) de traduction, de littérature, et plus précisément de littératures étrangères. Notre propre corporation d'hispanistes français, n'échappant pas à la règle, en compte un certain nombre.

Je me propose d'aborder les aspects culturels de la traduction à travers l'une de ses formes les moins connues, l'autotraduction, dont il importe dans un premier temps de délimiter et de présenter le champ, puis de nous pencher sur la figure de l'autotraducteur, envisagé comme « traducteur privilégié », avant d'éclairer la problématique traitée à travers trois exemples de traduction autographe présentant des témoignages et/ou des stratégies de passage interculturel divergentes et sans doute complémentaires.

### **Le champ de l'autotraduction**

Avant même d'en venir à la figure de l'autotraducteur, configuration dans laquelle le traducteur cumule les rôles d'auteur et de traducteur, en tant que « traducteur autographe » – face au traducteur externe, dit de ce fait « allographe » –, il serait bon d'envisager les caractéristiques du champ de l'autotraduction, qui constitue un sous-ensemble, un domaine particulier de la traduction. Est-ce à dire pour autant que l'autotraduction constitue un phénomène rare, marginal voire exceptionnel ? Julio-César Santoyo (qui a été recteur de l'Université de León), chercheur renommé en matière de traductologie et d'histoire de la traduction, balaie l'objection, pour ce qui est de l'ancienneté et de la récurrence de telles pratiques, d'un magnifique et impérial « son más de dos mil años los que nos contemplan »<sup>2</sup>. Encore que – affirme-t-il dans un « Esbozo » qui proclame, paraphrasant Berman, que « la constitution d'une histoire de l'autotraduction est la première tâche d'une théorie de l'autotraduction »<sup>3</sup> et qu'une telle histoire reste encore largement à écrire –, encore donc qu'il faille concéder que l'autotraduction a longtemps porté sur des domaines autres que le littéraire<sup>4</sup>, et que le volume de celle-ci est très variable selon les époques et les lieux, et bien entendu selon les langues en présence.

Nous avons à vrai dire affaire à un phénomène universellement pratiqué, du moins dans le monde occidental, mais d'une continuité plutôt relative, qui connaît, selon le constat de Santoyo, un engouement plus prononcé lors de ce que Daniel Baggioni a identifié comme étant les deux grandes phases de « nationalisations », à savoir, d'une part le XVI<sup>e</sup> siècle (à la

---

<sup>2</sup> Julio-César SANTOYO, « Esbozo de una historia de la autotraducción », Christian Lagarde & Helena Tanqueiro (éd.), *L'autotraduction, aux frontières des langues et des cultures*, Limoges, Lambert-Lucas, 2013, p. 23.

<sup>3</sup> *Id.*

<sup>4</sup> Selon Santoyo, il s'agit de « [...] versiones de autor de carácter médico, científico, religioso, jurídico o histórico, por sólo citar algunos temas. », *Ibid.*, p. 34.

Renaissance), d'autre part les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles (lors de « l'éveil des nationalités »)<sup>5</sup>. Pour nous en tenir à la seule période contemporaine, Rainier Grutman comptabilise, entre 1904 et 2000, pas moins de 10 auteurs autotraducteurs à s'être vu décerner le Prix Nobel de littérature, soit un peu plus de 10% d'entre eux – proportion minoritaire certes, mais véritablement significative<sup>6</sup>. La production d'autotraductions ne cesse de se multiplier, tout particulièrement en Espagne, comme l'atteste en 2015 Santoyo : « Mi catálogo particular, seguramente incompleto, registra 237 autores peninsulares que regular o esporádicamente autotraducen, y eso tan solo a lo largo del siglo XX y primeros años del XXI, cifra desde luego muy por encima del “corpus de 77 autotraductores que viven hoy en España” [auquel se référerait Grutman en 2011] »<sup>7</sup>. Parallèlement à cette floraison, l'intérêt scientifique pour l'autotraduction se développe de manière spectaculaire. À preuve, l'inclusion, en 1998 puis 2009, sous la plume de Grutman, d'un article dédié dans l'*Encyclopedia of Translation Studies*, éditée par Mona Baker chez Routledge<sup>8</sup>. À preuve, également, l'annuaire « Bibliography Autotraduzione / autotraducción / self-translation », fondé par Santoyo et édité en livraisons trimestrielles online par Eva Gentes. Il en était à sa 30<sup>e</sup> édition au 1er octobre dernier<sup>9</sup>, et il recense, depuis 1990, pas moins de 1250 articles publiés sur ce thème, 12 numéros thématiques de revues depuis 1996 et 9 volumes collectifs... depuis 2012<sup>10</sup>.

L'étude scientifique de l'autotraduction littéraire – autrement dit, osons le néologisme, une « autotraductologie »<sup>11</sup> – avance, sur la base des travaux pionniers de Brian Fitch<sup>12</sup>, des théorisations et des perspectives dressées par Helena Tanqueiro<sup>13</sup> et prolongées par Grutman<sup>14</sup>

<sup>5</sup> Daniel BAGGIONI, *Langues et nations en Europe*, Paris, Payot, 1997.

<sup>6</sup> Rainier GRUTMAN, « Autotraduction, asymétrie, extraterritorialité », Christian Lagarde & Helena Tanqueiro (éd.), *L'autotraduction, aux frontières des langues et des cultures*, op. cit., p. 38.

<sup>7</sup> Julio-César SANTOYO, « Consideraciones acerca del estatus actual de la autotraducción en la Península ibérica », Christian Lagarde (éd.), *L'autotraduction : une perspective sociolinguistique*, *Glottopol*, 25, janv. 2015, p. 45 <[http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero\\_25/gpl25\\_03santoyo.pdf](http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero_25/gpl25_03santoyo.pdf)> ; Rainier GRUTMAN, « Diglosia y autotraducción 'vertical' », Xosé Manuel Dasilva & Helena Tanqueiro (éd.), *Aproximaciones a la autotraducción*, Vigo, Editorial Academia del Hispanismo, 2011, p. 83.

<sup>8</sup> Rainier GRUTMAN, « Autotranslation », Mona Baker (éd.), *Encyclopedia of Translation Studies*, 1998, pp. 17-20 ; 2009, p. 257-260.

<sup>9</sup> Bibliography Autotraduzione / autotraducción / self-translation, <<http://www.self-translation.blogspot.com>>.

<sup>10</sup> Le dernier en date, au moment du colloque, est : Olga CASTRO, Sergi MAINER & Svetlana PAGE (éd.), *Self-Translation and Power. Negotiating Identities in European Multilingual Contexts*, London, Palgrave Macmillan, (octobre) 2017.

<sup>11</sup> Rappelons que la traductologie elle-même est une science récente, puisqu'on lui prête comme texte fondateur : Jean-René LADMIRAL, *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard, 1979.

<sup>12</sup> Brian FITCH, « The Status of Self-Translation », *Texte. Revue de critique et de théorie littéraire*, 4, 1986, p. 111-125.

<sup>13</sup> Helena TANQUEIRO, « L'autotraduction comme objet d'étude », *Atelier de traduction* (Editura Universitatii, Suceava), 7, 2007, p. 91-98 ; « L'autotraduction en tant que traduction », *Quaderns, revista de traducció* (Universitat Autònoma de Barcelona), 16, 2009, p. 108-112 ; « Épilogue. La autotraducción: perspectivas

et Xosé Manuel Dasilva<sup>15</sup>. Dans l'Avant-propos d'un ouvrage qui entend prendre à bras-le-corps les « perspectives théoriques » de cette nouvelle discipline, Alessandra Ferraro et R. Grutman proposent, pour la définir, le parallélisme suivant, qui est bien davantage qu'un truisme : « De la même façon que l'autobiographie est le récit que l'on fait soi-même de sa propre vie, l'autotraduction peut être définie comme la traduction que l'on fait soi-même de sa propre œuvre »<sup>16</sup>.

### L'autotraducteur, « traducteur privilégié »

Pour ce qui est de la figure de l'autotraducteur, Helena Tanqueiro a ainsi décrit son cheminement de chercheuse spécialisée : « Justa Holz-Mántari affirme que les traducteurs sont des lecteurs *sui generis*, c'est-à-dire qu'ils sont, selon García Yebra, des “lecteurs extraordinaires” [...]. C'est pourquoi, partant de cette idée, je suis arrivée à penser que les autotraducteurs sont des traducteurs *sui generis* »<sup>17</sup>. Elle a tout particulièrement développé cette approche dans sa thèse<sup>18</sup>, à travers la présentation de l'autotraducteur comme « traducteur privilégié ». Tanqueiro insiste en premier lieu sur sa qualité de traducteur et montre en quoi il se distingue d'un traducteur allographe, mettant en exergue en quoi consiste(nt) précisément son/ ses « privilège(s) » :

L'autotraducteur est un traducteur privilégié pour les raisons suivantes :

- Il a les mêmes compétences que le traducteur littéraire, à savoir les compétences linguistiques, culturelles, littéraires et traductologiques. Sa traduction est souvent perçue comme un original car le nom du (de l'auto)traducteur n'est pas mentionné.
- Sa double qualité, en tant qu'auteur et traducteur, donne à sa traduction une autorité indiscutable. [...] Du point de vue de la subjectivité, elle est un cas extrême de la relation auteur-traducteur.

---

abiertas », Christian Lagarde & Helena Tanqueiro (éd.), *L'autotraduction, aux frontières des langues et des cultures*, op. cit., p. 275-281.

<sup>14</sup> Rainier GRUTMAN, « L'autotraduction, de la galerie de portraits à la galaxie des langues », Christian Lagarde (éd.), *L'autotraduction: une perspective sociolinguistique*, *Glottopol*, 25, janv. 2015, p. 14-30, <[http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero\\_25/gpl25\\_01grutman.pdf](http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero_25/gpl25_01grutman.pdf)>, repris dans Alessandra Ferraro & Rainier Grutman, *L'Autotraduction littéraire. Perspectives théoriques*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 39-63.

<sup>15</sup> Xosé Manuel DASILVA, « La autotraducción transparente y la autotraducción opaca », Xosé Manuel Dasilva & Helena Tanqueiro (éd.), *Aproximaciones a la autotraducción*, op. cit., p. 45-67 ; « Retraducir el texto autotraducido. El curioso caso de *Xente de aquí y de acolá*, de Álvaro Cunqueiro », Christian Lagarde & Helena Tanqueiro (éd.), *L'autotraduction, aux frontières des langues et des cultures*, op. cit., p. 251-259, repris dans Xosé Manuel Dasilva, *Estudios sobre la autotraducción en el espacio ibérico*, Bern, Peter Lang, 2013, p. 147-159.

<sup>16</sup> Alessandra FERRARO, Rainier GRUTMAN, « L'autotraduction littéraire : cadres contextuels et dynamiques textuelles », Alessandra Ferraro & Rainier Grutman (éd.), *L'Autotraduction littéraire. Perspectives théoriques*, op. cit., p. 7.

<sup>17</sup> Helena TANQUEIRO, « L'Autotraduction en tant que traduction », *Quaderns*, 16 (2009), p. 108-109.

<sup>18</sup> Helena TANQUEIRO, *Autotradução: Autoridade, privilégio e modelo*, <<http://www.tdx.cat/handle/10803/5259>> (thèse soutenue à l'Universitat Autònoma de Barcelona en 2003, non publiée).

- L'auteur en tant que traducteur peut décider de *perfectionner son œuvre* parce qu'il a une autre occasion de l'écrire et, en même temps, du point de vue du traducteur, *il peut s'analyser* en tant qu'auteur parce qu'il revient à sa création littéraire mais cette fois-ci dans une perspective totalement différente, celle du traducteur.<sup>19</sup>

Tanqueiro nous montre ainsi que la position du traducteur est non seulement complexe (de par les deux rôles qu'il assume), mais aussi, d'une certaine manière, contradictoire, paradoxale. En premier lieu, l'analyste rappelle que l'autotraducteur n'a pas un statut ou des compétences moindres que celles d'un traducteur allographe : sa traduction est donc *a priori* tout aussi légitime, mais il se trouve que, s'il ne se présente pas explicitement comme autotraducteur, il endosse alors le statut d'auteur et non pas celui de traducteur (en l'occurrence, autographe) – ce qui revient à poser la question de la hiérarchie des fonctions, à savoir celle du statut, ancillaire ou non, de la traduction face à l'original. L'autotraducteur est alors dans la position considérée comme la plus valorisante.

Par ailleurs, Tanqueiro aborde la problématique de l'auctorité, qui est à la fois juridique (il a le *copyright* sur son texte) et artistique. De ce dernier point de vue, le sujet écrivain, tout en acquérant une double légitimité face à son lecteur, se dédouble, en symbiose avec lui-même, en quelque sorte, ce qui constitue également un avantage. Contrairement au traducteur allographe, il est en situation de connaître et déchiffrer tous les implicites, tous les choix paradigmatiques auxquels il a dû se livrer, comme auteur, au moment d'écrire l'original.

Enfin, découlant de sa double auctorité, l'autotraducteur – contrairement au traducteur, lié par son devoir de fidélité, sous peine de confirmer le vieil adage qui fait de lui un *traditore* – est libre de procéder à une réécriture du texte – de *son* texte. L'abord de l'original comme objet de traduction (à traduire) suppose une mise à distance, d'ordre critique, que ce soit du point de vue de la cohérence argumentative ou de la qualité du style. Dans le cas d'une autotraduction simultanée, les deux textes progressent constamment l'un au/ en regard de l'autre, tant dans leur déroulement que dans les corrections apportées ; dans le cas d'une autotraduction différée, l'évolution de l'écriture, *a priori* vers une meilleure maîtrise technique de l'écrivain, conduit à des 'améliorations' de l'original, qui peuvent être substantielles – mais parfois aussi 'rompre le charme' et les équilibres de l'original.

Dans une contribution publiée deux ans plus tôt (2007)<sup>20</sup>, Tanqueiro entre davantage dans les détails techniques, puisqu'elle se livre à une comparaison des positions et des procédés traductifs dans trois romans écrits en catalan et autotraduits en espagnol : *El camí de Vincennes / El camino de Vincennes*, d'Antoni Marí ; *T'estimo si he begut / Te quiero si he*

<sup>19</sup> Helena TANQUEIRO, « L'Autotraduction en tant que traduction », art. cit., p. 109. C'est moi qui souligne.

<sup>20</sup> Helena TANQUEIRO, « L'autotraduction comme objet d'étude », *Atelier de Traduction*, 7 (2007), p. 95.

*bebido*, d'Empar Moliner ; *Restauració / Restauración*, d'Eduardo Mendoza, en contrepoint d'une étude menée sur une autotraduction réalisée par Vladimir Nabokov : *Conclusive Evidence / Druguie Beregá*. Voici ce qu'elle en retire :

- L'autotraducteur assume pleinement son rôle de traducteur en utilisant des stratégies et des techniques de traduction, à la seule différence qu'il en est souvent plus conscient [...] ou qu'il le fait de manière intuitive ;
- Il agit comme un traducteur, n'utilisant pas sa liberté d'auteur d'une manière aléatoire et respectant toujours l'univers de fiction établi ;
- Les procédés employés par les différents autotraducteurs, tels que les changements de perspective, étoffements ou explications et équivalences dynamiques – surtout pour traduire les référents culturels, certains utilisés d'une manière très créative [...] – ainsi que l'introduction de quelques corrections, prouvent que l'autotraducteur est parfaitement conscient qu'il a affaire à un récepteur différent ;
- Les méthodes et stratégies de traduction que chaque auteur utilise dans son autotraduction sont en accord avec le genre de chaque œuvre ;
- Dans [certaines] autotraductions, il n'est pas indiqué qu'il s'agit de traductions ni qu'elles sont réalisées par l'auteur(e) lui(elle)-même, ce qui leur donne le statut d'œuvres originales dans les deux systèmes littéraires, catalan et espagnol.<sup>21</sup>

Les conclusions que Tanqueiro tire de la confrontation des textes de son corpus appellent commentaire. D'une part, elle insiste sur les limites que s'impose l'autotraducteur : celle de la cohérence de l'univers fictionnel et celle des contraintes génériques. Loin de travailler au cas par cas (« d'une manière aléatoire »), l'autotraducteur, tout comme le traducteur – et sans doute davantage encore, parce qu'il est le concepteur de l'original – possède une conscience aiguë de l'œuvre dans sa globalité. D'autre part, il met particulièrement à contribution ses compétences bilingues et biculturelles, entre lesquelles joue un rôle de pont ce que la québécoise Lise Gauvin a dénommé la « surconscience linguistique ». Pour Gauvin, il s'agit d'une « conscience aiguë de la langue comme objet de réflexion, d'interrogation, d'enquête mais aussi de transformation et de création »<sup>22</sup>.

Ce dont il est question ici, c'est d'une capacité du bilingue à développer une réflexion métalinguistique et, dans le cas de la minoration, une réflexion épilinguistique<sup>23</sup> aiguë. Le métalangage est lui-même imbriqué dans la culture – c'est par le langage que je perçois et désigne le monde, et c'est aussi la langue qui me conduit à le voir et le penser d'une certaine

---

<sup>21</sup> Me plaçant dans une optique généralisante, j'ai opté pour omettre les références au corpus. Par ailleurs, c'est moi qui souligne.

<sup>22</sup> Lise GAUVIN, *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*, Montréal, Boréal, 2000, p. 209.

<sup>23</sup> On connaît sans doute la différence : la réflexion métalinguistique porte sur la langue en elle-même (le corpus) ; les considérations épilinguistiques se rapportent au statut de la langue, en particulier à sa valorisation/dévalorisation au regard des représentations sociales.

manière<sup>24</sup> – et l’auteur-traducteur-autotraducteur bilingue se situe à la croisée des langues et des cultures. Il a l’expérience de chacune des langues, de chacune des cultures, en connaît mieux que quiconque les points communs et les divergences. À titre d’exemple, il sait l’asymétrie en matière de syntaxe ou de polysémie, tout comme les implicites culturels non partagés, de la phraséologie aux systèmes de représentations, en passant par les simples référents. De ce point de vue, je voudrais ici développer trois cas qui me paraissent balayer l’intégralité du champ des possibilités qu’offre à l’autotraducteur le fait de maîtriser le passage d’une culture à l’autre.

### Trois configurations d’expériences et de stratégies autotraductrices

Le premier exemple est le témoignage, on ne peut plus classique mais tellement lumineux – d’autant plus crédible qu’il relève de l’expérience individuelle portée par un *je* autobiographique –, présenté par Julian/Julien Green dans son texte autotraduit de 1941, « Une expérience en anglais / An Experiment in English », extrait de son recueil *Le langage et son double / The Language and its Shadow*, où l’on voit le lien intime – que je m’abstiendrai de commenter – entre la langue, la pensée, la culture et leurs univers, et la difficulté à traduire :

[...] les mots étant des personnes différentes, il fallait les traiter différemment dans chaque langue. [...] En juillet 1940, arrivé en Amérique, j’eus l’idée d’écrire sur la France [...], sur ce que je lui devais. J’écrivais en français [...] quand, après dix pages, une pensée troublante me vint : « Qui publiera ces mots ? ». [...] Alors je mis de côté ce que j’avais fait et recommençai le livre en anglais, mon intention étant de reprendre les mêmes mots, c’est-à-dire de me traduire moi-même. Là, l’inattendu arriva. Sachant très bien ce que je voulais dire, je commençai mon livre, écrivis une page et demie, mais, en me relisant, je m’aperçus que j’écrivais un autre livre, un livre d’un ton si complètement différent du texte français que tout l’éclairage du sujet était transformé. En anglais, j’étais devenu *quelqu’un* d’autre.<sup>25</sup>

Le deuxième exemple, qui met en évidence le rôle de médiateur culturel du traducteur – et, par la liberté qu’il prend, en pareil exercice, plus précisément, de l’autotraducteur – m’a été suggéré par la thèse de Patricia López López-Gay, portant sur l’autotraduction chez Agustín Gómez-Arcos et Jorge Semprún<sup>26</sup>. Concernant ce dernier auteur, l’examen détaillé de l’autotraduction en espagnol, sous le titre de *Federico Sánchez se despide de usted* (FSDU),

---

<sup>24</sup> Je me réfère ici à l’« hypothèse Sapir-Whorf », que certains relents déterministes ont contribué (à tort) à décrédibiliser.

<sup>25</sup> Julian GREEN, « Une expérience en anglais / An Experiment in English », Julian Green (traduit par Julien Green), *Le langage et son double*, Paris, Seuil, 1987, p. 175.

<sup>26</sup> Patricia LÓPEZ LÓPEZ-GAY, *La autotraducción literaria: traducibilidad, fidelidad, visibilidad: Análisis de las autotraducciones de Agustín Gómez-Arcos y Jorge Semprún*, thèse inédite soutenue en 2008 en cotutelle entre l’Université Diderot (Paris 7) et l’Universitat Autònoma de Barcelona.

de mémoires écrits et publiés en français, intitulés *Federico Sánchez vous salue bien* (FSSB)<sup>27</sup>, et relatant l'expérience de Semprún comme ministre espagnol de la culture, a permis à l'auteur de la thèse de mettre en lumière toute une série de modifications – pour la plupart, des suppressions – dans la version espagnole, liées à l'absence de nécessités d'explicitation de particularités linguistiques et/ou culturelles pour le public français, destinataire de l'œuvre originale.

Ainsi, il ne semble plus nécessaire à l'autotraducteur d'explicitier le jeu de mots venu d'une citation de José Bergamín selon lequel « la sociología [serait] una ciencia vaga ». En français, Semprún s'en donne à cœur joie : « vague, et en plus fainéante » ; de son côté, le lecteur lettré hispanophone est présumé avoir élucidé le bon mot du poète.

Jusqu'au moment où je l'ai fait rire en lui rappelant la définition de la sociologie par José Bergamín : « Une science vague, sans domicile connu ». *Una ciencia vaga, sin domicilio conocido. Vaga*, en espagnol, ne veut pas dire seulement « vague », mais aussi « fainéante ». Une science vague et fainéante, donc, la sociologie. Sans domicile connu, de surcroît. (FSSB, p. 102)

*Hasta el momento en que le hice reír recordándole la definición de la sociología de José Bergamín: «Una ciencia vaga sin domicilio conocido».* (FSDU, p. 96)

On ne présente pas non plus à ce public le leader politique, aujourd'hui dans l'ombre, Alfonso Guerra, doublure de Felipe González qui avait fait ministre notre mémorialiste-traducteur. De même, il est inutile de lui préciser que « Ferraz » est, en tant que siège du Parti socialiste, l'homologue du « Solférino » parisien ; que le quotidien *El País* est propriété du groupe PRISA ; ou bien encore qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que les députés espagnols se donnent du « Señoría », avec ce parfum suranné fleurant bon l'Ancien Régime, qui semble totalement incongru à tout enfant de la République française :

J'avais présenté ce jour-là à Leurs Seigneuries – telle est l'appellation, médiévale mais protocolairement obligatoire, usuelle du moins, des élus du peuple en Espagne – le programme du travail du Ministère de la Culture. (FSSB, p. 221)

*Yo había presentado aquel día a Sus Señorías el programa de trabajo del Ministerio de Cultura.* (FSDU, p. 207)

Mais il se joue en revanche de son lecteur français en se refusant à lui traduire l'expression colloquiale « Que me quiten lo bailado ».

J'ai dit à voix basse, dans le silence de ma mémoire, une phrase en espagnol que je ne traduirai pas : ¡Que me quiten lo bailado! (FSSB, p. 333)

---

<sup>27</sup> Jorge SEMPRUN, *Federico Sánchez vous salue bien*, Paris, Grasset, 1993 ; *Federico Sánchez se despide de ustedes*, Barcelona, Tusquets, 1993.

*Dije en voz baja unas breves palabras, y me pareció que sonaban bien y que expresaban lo esencial: ¡Que me quiten lo bailado!* (FSDU, p. 316)

Le troisième exemple, qui illustre un échec de l'autotraducteur dans sa médiation, provient d'un extrait du roman *Jinsuo ji*, écrit en mandarin et publié à Shanghai en 1943 par Eileen Chang, qu'elle traduira en anglais en 1971, longtemps après avoir émigré aux Etats-Unis (1955), sous l'intitulé *The Golden Cangue*.

「我把你這狼心狗肺的東西！我三茶六飯款待你這狼心狗肺的東西，什麼地方虧待了你，你欺負我女兒？你那狼心狗肺，你道我揣摩不出麼？你別以為你教壞了我女兒，我就不能不捏著鼻子把她許配給你，你好霸佔我們的家產！我看你這渾蛋，也還想不出這等主意來，敢情是你爹娘把著手兒教的！那兩個狼心狗肺忘恩負義的老渾蛋！齊了心想我的錢，一計不成，又生一計！」 (Chang 1991: 165)

You wolf-hearted, dog-lunged creature. I'll fix you. I treat you to three and six meals, you wolf-hearted, dog-lunged thing, in what way have I not done right by you, and yet you'd take advantage of my daughter? You think I can't make out what's in your wolf's heat and dog's lungs? Don't you go around thinking if you teach my daughter bad things I'll have to hold my nose and marry her to you, so you can take over our property. A fool like you doesn't look to me as if he'd think of such a trick, it must be your parents who taught you, guiding you by the hand. Those two wolf-hearted, dog-lunged, ungrateful, old addled eggs, they are determined to get my money. When one scheme fails another comes up.<sup>28</sup>

Cette autotraduction sera boudée par le public américain : ayant opté pour une traduction littérale, l'auteure a dénaturé son œuvre, comme le souligne Tan-Ying Chou :

La trame du roman [original chinois], profondément enracinée dans la culture et les mœurs de la société chinoise traditionnelle, est portée par le langage littéraire singulier d'Eileen Chang. Ce langage très imagé, au ton vif, trouve ses sources à la fois dans la tradition romanesque chinoise et dans la modernité narrative de certains romans occidentaux dont Eileen Chang était grande lectrice dans sa jeunesse. En lisant l'œuvre originale *Jinsuo Ji*, les lecteurs sinophones peuvent apprécier le talent de son auteur pour créer un univers polyphonique à travers les dialogues. Ils retrouvent aussi les descriptions fines et intenses de la psychologie des personnages, subitement fondue dans un paysage familial oppressant. Or, en comparant l'original avec *The Golden Cangue*, nous pouvons constater que ces traits marquants font étonnamment défaut dans l'œuvre traduite. Au lieu de prendre une liberté récréatrice, Eileen Chang a adopté [...] une stratégie littéralisante dans sa propre traduction, tout en cherchant à garder une forme d'exotisme.<sup>29</sup>

L'échec de la réception américaine de la version autotraduite s'explique sans doute tout autant par la distance interculturelle que par l'option (auto)traductive adoptée par Eileen Chang, rendue de ce fait inopérante. L'autotraducteur, passeur/ médiateur de langues et de

<sup>28</sup> Eileen CHANG, *Jinsuo Ji*, [1943], *Qingcheng zhi lian – Zhang Ailing duanpian xiaoshuoi zhi yi*, Taïpeï, Huangguan, 1991, p.139-186 ; *The Golden Cangue, Love in a Fallen City*, London, Penguin Books, 2007, p. 169-234.

<sup>29</sup> TAN-YING Chou, « Réflexions sur *The Golden Cangue*, autotraduction d'Eileen Chang », Christian Lagarde & Helena Tanqueiro (éd.), *L'autotraduction, aux frontières des langues et des cultures*, Limoges, Lambert-Lucas, 2013, p. 101-108.

cultures, doit être capable de mesurer l'ampleur de ces paramètres et d'adapter son texte à un public récepteur parfois très différent, en prenant pleinement en compte « l'épreuve de l'étranger »<sup>30</sup> (*alias*, de l'étrangeté) chère à Berman et aux autres traducteurs et traductologues « sourciers ».

Eileen Chang ne semble pas avoir intégré le fait qu'en changeant de langue, comme Green, elle « étai[t] devenu[e] quelqu'un d'autre » : elle ne semble pas s'être octroyé, comme Semprún, la marge d'initiative – et donc de liberté créatrice – que son auctorité sur le texte source et sa double compétence lui conféraient. En s'en privant, elle a également privé ses lecteurs américains de l'expérience d'un « étranger » bien compris – c'est-à-dire présentant une cohérence culturelle singulière, et non pas de simples traits épars exotiques de couleur locale.

Cet échec vient nous rappeler à point nommé le risque du « *lost in translation* » que présente le passage/ la médiation interculturel(le) incarné(é) de manière emblématique par l'autotraducteur. « Privilégié », ainsi que le définit Tanqueiro, il a *a priori* toutes les cartes en mains ; il peut aussi tout perdre... Chang, décédée en 1995, ne paraît pas, quant à elle, s'être remise de son échec.

---

<sup>30</sup> Antoine BERMAN, *L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984.